

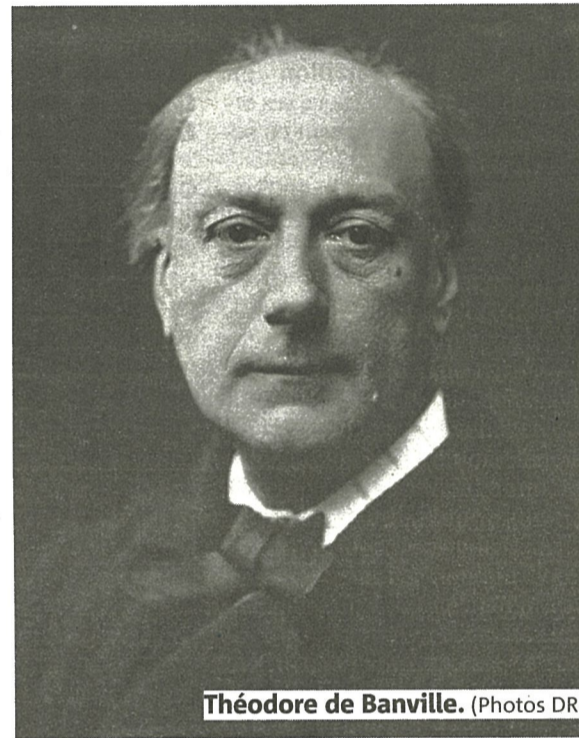
La Mer de Nice

LES ÉMOIS MARITIMES DE THÉODORE DE BANVILLE

Écrits d'ici



Nice vu du port de Villefranche par Trachel (Musée Masséna, Nice).



Théodore de Banville. (Photos DR)

Dans cette rubrique, nous présentons des textes écrits par de grands auteurs sur notre région.

Aujourd'hui, *La Mer de Nice*, par Théodore de Banville.

« On dit que la Fortune accueille avec toutes sortes de préférences et de charmants caprices les joueurs qui risquent pour la première fois leur âme sur le tapis vert. La divinité de l'Imprévu, qui préside aux hasards du voyage, ne ressemble-t-elle pas un peu à cette courtisane dédaigneuse dont les caresses cherchent le passant le plus inconnu ? Si je n'avais tout à fait cette superstition rassurante, je n'oserais guère vous écrire d'un pays aussi connu que la délicieuse petite ville de Nice, car le Revel, le Mérindol, le Mont Chauve et le Mont Boron n'ont pas un brin d'herbe que n'aient foulé mille fois les petits brodequins d'étoffe de nos Parisiennes ; et le torrent Paillon, ce torrent furieux qui, par parenthèse, n'existe pas, est aussi inexorablement célèbre dans l'univers que la cascade où se reflètent les élégants sapins du Bois de Boulogne... »

Dès son arrivée, l'écrivain est attiré par la mer.

« Qui dira l'irrésistible séduction de cette Méditerranée à peine plissée par le vent et tout petits plis ondoyants comme la tunique légère d'une nymphe endormie ? Azur et lapis, là, noyée dans le bleu tendre, plus loin foncée et splendide, partout adorablement bleue et mille fois plus que le ciel lui-même, elle ne veut rien savoir de la mélancolie qui nous déchire, elle est partout sereine et implacable comme la joie. Ce qu'elle roule, c'est un firmament liquide où se baigne chaque nuit le troupeau glacé des étoiles... Le petit port de Nice est encore plus séduisant de près que de loin. Les aimables navires si bien peints et vernis qui s'y reposent semblent pourtant ne venir de

nette part et n'aller nulle part, et bien plutôt être ciselés pour le plaisir des yeux par quelque bimbolotier épris de joujoux et de marionnettes. Dans un coin du port, à deux pas de la mer, des sources d'eau vive jaillissent du sable fin, et des femmes du peuple, vêtues de haillons égayés çà et là d'un chiffon écarlate, viennent laver leur linge dans ces flots clairs comme du cristal. Elles n'ont pas du tout peur de la mer, leur voisine, chantent elles-mêmes, au risque de lui couper sa chanson monotone, et semblent établies comme chez elles ; moins chez elles cependant que les marchandes de fruits et de légumes qui, un peu plus loin, placent leurs tréteaux au beau milieu du sable sur lequel est censé rouler le torrent Paillon, si inutilement emprisonné par des quais magnifiques. »

Les pas de l'écrivain se portent ensuite vers l'arrière-pays puis vers Monaco (« J'ai vu, ô bonheur, un pays pareil au lis de l'Écriture : cette terre heureuse s'appelle principauté de Monaco, pays étrange où les fruits d'or mûrissent à l'ombre des oliviers ») puis le conduisent, pour finir, dans les jardins niçois, un soir, environné de lucioles.

Je plains les dandies cruellement liés au joug de la mode, qui se croient forcés de quitter Nice avant le mois de mai ; ils n'auront vu ni les orangers en fleurs ni les lucioles. Dans les sombres feuilles de l'oranger, quelle brillante parure et quelle fête, cette blanche

floraison aux boutons hardis, purs, levés vers le ciel ! En ce temps-là, le parfum des orangers est si pénétrant qu'il remplit toute la campagne ; on le respire avec l'air, il s'attache aux vêtements, aux chevelures, et imprègne tout de ses senteurs enivrantes ; le soir, le se mêle à la brise, et c'est un vent parfumé d'orange qui courbe les gazons et fait tressaillir les feuilles des arbres. À cette heure si douce dans les jardins de Nice, derrière le feuillage bleu des oliviers, le ciel se teint de rose et de couleur chair comme dans les tableaux de Watteau ; au loin la mer pâlit et se glace d'argent, et alors devant vous, à vos côtés, sur vos pas, mille feux ailés s'allument ; ils vont, passent dans le

« C'est un firmament liquide où se baigne chaque nuit le troupeau glacé des étoiles »

sombre gazon, voltigent autour des oliviers, parfois se posent sur une fleur, et réveillent pour un instant la tendre couleur des roses. Comme si des nymphes, comme si des fées bondissantes conduisaient des chœurs à travers les grandes herbes, invisibles, mais portant au front une flamme vive et tremblante, vous les voyez paraître, s'effacer, fuir, faisant la terre étoilée comme le ciel, et cette simple mouche au nom délicieux emporte avec elle toutes les resplendissantes lueurs de la chrysoprase ! Au même instant s'éveillent les feux follets, roses, bleuâtres, pâles, qui se lèvent devant vous, vous appellent, vous guident, vous entraînent vers l'endroit où ils veulent vous conduire. Viens, disent-ils, là est le repos, là est l'harmonie, là est le bonheur tant cherché, suis nous ! Et moi je les suis, je les suis amoureux, comme j'ai fait depuis que je suis au monde. S'ils conduisent aux désespoirs et aux abîmes, n'est-ce rien d'y être allé par une route parfumée, sous de blancs rayons, au murmure d'un flot sonore, en marchant parmi des fleurs tremblantes, et en poursuivant désespérément des flammes et des étoiles ?

Banville à Nice au moment du rattachement

C'est au début de l'année 1860 que Théodore de Banville est venu à Nice avec sa maîtresse Marie Daubrun (qui était précédemment celle de Baudelaire). Comédienne, elle donna plusieurs représentations au Théâtre Tiranty, qui était l'un des théâtres de Nice à l'époque. En 1860, nous sommes dans l'année historique du rattachement de Nice à la France. Théodore de Banville écrivit pour l'occasion la pièce *Nice française* qui fut jouée sur la scène de l'Opéra le 14 juin, et dans laquelle Marie Daubrun jouait le rôle de la Ville de Nice. S'emparant solennellement du drapeau français, elle promettait une félicité éternelle à la ville dont elle était l'incarnation. Puis Théodore et Marie quittèrent nos rivages tandis que *La Mer de Nice* emportait dans sa houle le souvenir des jours heureux qu'ils y avaient passés.

ANDRÉ PEYREGNE
magazine@nicematin.fr